

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

par

Robert-Fernand PICARDEAU

Né le 1^{er} Juillet 1898, à Nanterre (Seine)

**LES "IDÉES" DE RESTIF DE LA BRETONNE
SUR LA PROPHYLAXIE SOCIALE
DES MALADIES VÉNÉRIENNES
AU XVIII^e SIÈCLE**

Président : M. MÈNÉTRIER, Professeur

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

MARCEL VIGNÉ

13, Rue de l'Ecole-de-Médecine, 13

PARIS

1929

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929

THESE

N° _____

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

par

Robert-Fernand PICARDEAU

Né le 1^{er} Juillet 1898, à Nanterre (Seine)

**LES "IDÉES" DE RESTIF DE LA BRETONNE
SUR LA PROPHYLAXIE SOCIALE
DES MALADIES VÉNÉRIENNES
AU XVIII^e SIÈCLE**

Président : M. MÈNÉTRIER, Professeur

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

MARCEL VIGNÉ

13, Rue de l'Ecole-de-Médecine, 13

PARIS

1929

I. — PROFESSEURS

MM.

M. VILLARET.

ROUVIERE

CUNEO

ROGER

STROHL

DESGREZ

LEMIERRE.

BRUMPT

Marc J LABBE

SICARD

LECENE

ROUSSY

CHAMPY.

TIFFENEAU.

LOEPER.

N...

BALTHAZARD

MÉNÉTRIER

RATHERY.

CARNOT.

BEZANÇON

ACHARD

WITAL

MARFAN

NOBÉCOURT

H. CLAUDE

JEANSELME

GUILLAIN

TEISSIER

DELBET

HARTMANN

LEJARS

GOSSET

TERRIEN

LEGUEU

COUVELAIRE

BRINDEAU

JEANNIN

J.-L. FAURE

OMBRÉDANNE

VAQUEZ

SEBILEAU

DUVAL

SERGENT

BRANCA.

L. BERNARD.

Hydrologie, thérapeutique et climatologie.....

Anatomie

Anatomie médico-chirurgicale

Physiologie

Physique médicale

Chimie organique et chimie générale

Bactériologie

Parasitologie et histoire naturelle médicale

Pathologie et thérapeutique générales

Pathologie médicale

Pathologie chirurgicale

Anatomie pathologique

Histologie

Pharmacologie et matière médicale

Thérapeutique

Hygiène

Médecine légale

Histoire de la médecine et de la chirurgie

Pathologie expérimentale et comparée

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance

Clinique des maladies des enfants

Clinique des maladies mentales et des maladies de
l'encéphale

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques ...

Clinique des maladies du système nerveux

Clinique des maladies infectieuses

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique

Clinique urologique

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique

Clinique chirurgicale infantile et orthopédie

Clinique thérapeutique médicale

Clinique oto-rhino-laryngologique

Clinique thérapeutique chirurgicale

Clinique propédeutique

Professeur sans chaire

Clinique de la tuberculose

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

ALAJOUANINE	Neurologie et psychiatrie.
ABRAMI	Pathologie médicale.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BIET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHIRAY	Pathologie médicale.
CLERC	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
DUVOIR	Médecine légale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FIESSINGEP	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expérimentale.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
HARVIER	Pathologie médicale.
LEROUX	Anatomie pathologique.
HEITZ-BOYER	Urologie.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LÉVY-SOLAL	Obstétrique.
LHERMITTE	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale.
MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
METZGER	Obstétrique.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON	Histologie.
PHILIBERT	Bactériologie.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHET Fils	Physiologie.
VALLÉRY-RADOT (Pasteur) ..	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.	
BUSQUET	Pharmacologie.
GOUGEROT	Pathologie médicale.
GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
REITTERER	Histologie.
TANCN	Pathologie médicale.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE à titre permanent

MM.	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
GOUGEROT	Clinique médicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LEREBoullet	Clinique médicale infantile.
LÉRY	Clinique médicale.
MOCQUOT	Clinique médicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
MAUCLAIRE, agrégé.....	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leur auteurs et qu'elle n'en tend point donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

Avec toute ma tendresse.

A MONSIEUR MAURICE DEVIVAT

Avec mes sentiments d'affectueuse et reconnaissante amitié.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MENETRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
Membre de l'Académie de Médecine

*Qui a bien voulu nous faire l'honneur de pré-
sider notre thèse, avec tous nos respectueux
remerciements.*

A MONSIEUR FRANTZ FUNCK-BRENTANANO

*Avec toute notre gratitude, pour nous avoir
fait aimer Restif de la Bretonne.*

AVANT-PROPOS

« Il n'y a de réel que le passé. »

(Dominique SYLVAIRE.)

RESTIF DE LA BRETONNE est une des plus extraordinaires figures du XVIII^e siècle : il semble être l'image populaire animée, enluminée de son époque et l'on sait que ce genre n'est pas des moins intéressants pour connaître intimement la vie du passé. Tour à tour génial et banal, il touche à tout, s'intéresse à tout, sans trop s'arrêter d'ailleurs ! Il a tellement à faire ! Il est sublime et vertueux, grimpant les sommets de l'esprit ; descendant en ses ravins, il devient obscène et trivial. Mais pour nous il est toujours curieux, abondant, documenté. Si Voltaire et Rousseau et autres Ecrivains philosophes, avec lesquels il est permis de le comparer, sont les Evangiles de leur siècle, Restif en est le compendium volumineux, certes, mais combien attachant.

Né en 1734, en une époque de luxe voluptueux, de paysans bourguignons, propriétaires et aisés, il suit les deux tiers d'un siècle surchauffé d'idées nouvelles, de principes avancés luttant avec d'archaïques et tyranniques coutumes; il passe dans la Révolution, réaction obligatoire de ce conflit des choses et finit obscur, en 1806, dans la gloire de l'Empire presque à son apogée (*).

En soixante-douze ans il n'a pas perdu son temps. Cet auteur fécond de 260 volumes environ, beaucoup imprimés de sa main (il était typographe de métier), cet auteur, disons-nous, débarrassé complètement de préjugés sociaux et moraux, condition nécessaire pour penser juste et large, fut un philosophe, un encyclopédiste, un économiste, un romancier, en un mot un réformateur.

Sa vie désordonnée, ses fréquentations louches, son érotisme insatiable (lire *M. Nicolas*) (**) et leurs

(*) Voir l'ouvrage de M. Funck-Brentano sur la vie de R. de la Bretonne, récemment édité chez Albin-Michel. Les bienfaits de Napoléon I^{er} envers cet auteur vieillissant dans la misère, terminèrent une carrière épique très originale.

(**) « Le 11 janvier 1756, jour funeste à jamais... je vis, « pour un écu, la première prostituée... ô jour malheureux ! « Je te maudis !... J'en fus puni sur-le-champ, par le mépris « qu'*Argeville* me marqua, précisément parce que je l'avais « payée... Les inquiétudes les plus cruelles pour ma santé « furent ma seconde punition... (*M. Nicolas*).

« ...Pour moi, c'était bien autre chose, avec mes sens brù-
« lants, mon tempérament de fer et de feu... (*M. Nicolas*)

résultats trop habituels, les maladies vénériennes (*), furent pour lui matières à dissenter. Au lieu de gémir sur son sort inutilement, il se fit hygiéniste, ce qui prouve qu'il était intelligent ; n'ayant forcément pas de culture médicale approfondie, il entreprit de faire un ouvrage de médecine pratique et de prophylaxie sociale, vrai terme de notre grand art. Cela valait beaucoup mieux que devenir l'inventeur d'onguents ou pilules plus dangereux que curatifs. C'est donc comme hygiéniste et un peu comme censeur éclairé des mœurs de son temps que nous étudierons en cet ouvrage Restif de la Bretonne.

Mais auparavant, il sera utile et logique de jeter un coup d'œil sur la vie de plaisirs du Paris d'alors qui était celle de beaucoup de grandes villes d'Europe.

(*) « Ce fut au commencement de 1769, » dit-il dans *M. Nicolas* « après l'impression de la *Fille Naturelle*, que je « m'occupais sérieusement du *Pornographe*. J'avais été liber- « tin avec Gaudet, comme on se le rappelle ; j'avais connu la « mère de Zéphire, Aurore, l'Alsacienne Bathilde, Saily, la « fille du *Jeu de Boule*, la Macé, Sara Kramer, la Piron, etc., « etc. ; j'avais des connaissances suffisantes des abus, des « inconvénients, des mœurs de ces femmes, et des moyens les « plus efficaces pour mettre de l'ordre dans le désordre, en « dépit des Inspecteurs de Police, très intéressés à ce que les « choses continuassent... Je dirai seulement que c'est peut- « être, de tous les projets moraux donnés au Gouvernement, « le plus utile et surtout celui qui demande une exécution « prompte. »

I

« *En obéissant à Venus,*

« *Plusieurs maux en sont venus.*

(poème manuscrit du xv^e siècle *Matheolus Bigamus*.)

En 1769, date de l'impression du volume qui fait l'objet de notre étude, le luxe le plus effréné, la débauche la plus débridée, tenait la belle cour de Louis XV en tutelle. Depuis le Monarque jusqu'au valet en passant par tous les courtisans et gens de la Maison, la luxure, ses conséquences morbides et sociales effritaient les esprits et les corps. Ce grand laisser-aller des mœurs était parti de la Régence, après la fin puritaine et hypocrite du vieux Roi-Soleil. Il était maintenant à son acmé, et l'Histoire sait que les médecins du Royaume, spécialistes et chirurgiens de la « Grosse-Vérole » et de la « Chaude-Pisse » ne manquaient pas de noble clientèle ! Le mal était partout : si les uns en souffraient, les autres en riaient. Exemple capital : le clergé régulier et séculier, qui aurait dû par son rôle et en son sacerdoce être dédaigné de la contagion, possédait de nombreux représentants contaminés.

Le jésuite Lafiteau, évêque de Sisteron, complice et suppôt de l'abbé Dubois, passait pour n'être pas très sain. « Voici ce que l'abbé de Tencin écrivait à

« sa sœur sur cet évêque jésuite : « L'Evêque de Sis-
« teron est parti d'ici avec la vér... ; c'est apparem-
« ment pour se faire guérir qu'il va à la campagne. »
Duclos nous renseigne, lui, sur l'abbé Dubois qui ne
paraît pas mieux partagé que son acolyte : « Lafiteau
« fut chargé d'engager le Régent à nommer Dubois
« premier Ministre. A peine eut-il entamé la ma-
« tière, que le Régent, voyant où il en vouloit venir,
« l'interrompt : *Que diable veut donc ton cardinal ?*
« *Je lui laisse toute l'autorité du premier ministre ;*
« *il n'est pas content s'il n'en a pas le titre. Eh ! que*
« *fera-t-il ? Combien de temps en jouira-t-il ? Il est*
« *pourri de vér... Chirac (*) qui l'a visité, m'a assuré*
« *qu'il ne vivra pas six mois. — Cela est-il bien vrai,*
« *Monseigneur ? — Très vrai ; je te le ferai dire. —*
« *Cela étant, reprit l'évêque, dès ce moment, je vous*
« *conseille de le déclarer premier ministre plus tôt*
« *que plus tard.* »

Ainsi, les hommes qui auraient dû être les plus
intègres physiquement et moralement du pays
n'étaient que des vulgaires débauchés récoltant la
syphilis à la vie qu'ils menaient. Combien devait
être grande la tentation du menu peuple qui fatale-
ment a toujours été porté à imiter ses directeurs et
les grands de ce monde ? Il semble, pourtant, avec la
bonne bourgeoisie, s'être tenu à l'écart de ces débordements. Le travail et la religion étaient leur protec-
tion.

(*) Chirac (1650-1732) devint le médecin de Louis XV.

« Lorsque Louis XV eut pris les rênes de l'Etat, « les mêmes désordres continuèrent chez les pré-
« lats français », dit Dulaure (dans lequel nous avons déjà pris les deux citations ci-dessus), « mais
« avec moins d'éclat : ils mirent plus de soins à les « cacher. » Mais hélas ! la police les traquait et ne leur laissait pas de répit dans leur satisfaction charnelle. Les chefs de l'Eglise, grâce à leurs carrosses rapides, échappaient assez facilement aux mouchards, mais le fretin, le bas-clergé, n'avait pas tant de chance. Les rapports de police servaient d'ailleurs plus à amuser le Roi qu'à mettre un frein à ces débordements. Sans sortir du cadre de cet ouvrage nous noterons encore ici une citation prise par Dulaure dans « La Bastille dévoilée, 3^e livraison, page 158, » au sujet d'un ecclésiastique de renom, le Révérend Père Bernard, prédicateur célèbre à l'époque. Nous apprendrons ainsi que le péril vénérien se cachait même sous un habit qui ne faisait pas le... bon moine et qu'il en coûtait cher à se faire soigner d'un « coup de pied de Vénus ». Le rapport est fait par la « dame » de la maison de débauche : « Le 1^{er} août 1762, sur les huit heures, le « Révérend Père Bernard, de l'Abbaye de Sainte-Ge-
« neviève, est venu seul, a soupé et couché, et a « changé de deux filles sans pouvoir s'en servir qu'à « demi, parce que je l'ai fait visiter avant que de lui « en donner, le soupçonnant d'avoir une galanterie : « cela ne l'a point empêché de boire beaucoup de « bourgogne et de champagne et de faire bonne « chère. Le tout lui a coûté six louis et demi ; je l'ai

« fait résoudre à se faire traiter par le sieur Ponce,
« mon chirurgien, à qui il a promis quarante écus
« et trois livres par visite, car ils sont bien éloignés
« de quartier. Il faut convenir, dit cette femme en
« terminant son rapport, il faut convenir que les
« moines n'ont guère de conscience de ne pas ména-
« ger les filles ni leur santé. »

Louons la dame de ces lieux qui entendait si bien la prophylaxie active et l'honnêteté commerciale et admirons le Révérend Père qui se portait si bien malgré son petit accident.

Bref, « *ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés !* » Et cela se conçoit en lisant Dulaure, qui s'appuyant sur des documents et rapports de police parfaitement authentiques, dit que « jamais la « prostitution ne fut plus en vigueur, jamais les prostituées ne furent plus nombreuses que sous « Louis XV » et que l' « on comptait sous ce règne à « peu près trente-deux mille filles publiques inscrites « à la police. » En ajoutant les irrégulières (*), on peut facilement imaginer le réservoir de virus qui alimentait la ville et ses faubourgs, en ce temps...

La syphilis surtout accomplissait de grands ravages et occupait les auteurs, écrivains et médecins.

Si elle effrayait les uns, elle faisait rire les autres, avons-nous déjà dit. Voltaire, dans son immortel *Candide*, accable son pauvre Docteur Pangloss, héros

(*) Parmi ces « irrégulières » se trouvaient en assez forte proportion les petites figurantes des théâtres et aussi quelques grandes vedettes.

comique du « Meilleur des mondes possibles » d'une syphilis magistrale : « Le lendemain, en se promenant, il (Candide) rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, les dents noires et parlant de la gorge, la bouche de travers, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort ». Voilà un superbe tableau de la période secondaire avec les syphilides papulo-pustuleuses ou varioliformes, l'iritis, le coryza et ses lésions nasales, la laryngite et gingivite qui n'étaient pas mercurielles puisque le philosophe, manquant de monnaie, n'avait pu consulter encore un spécialiste. Candide, désolé au point d'en perdre le sentiment, s'enquiert auprès de son cher maître de la « cause » de cet « effet » — « Hélas ! dit l'autre, c'est l'amour... O mon cher Candide ! vous avez connu Pâquette, cette jolie suivante de notre auguste Baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis qui ont produit ces tourments d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Pâquette tenait ce présent d'un cordelier, très savant qui avait remonté à la source ; car il l'avait eue d'une vieille comtesse, qui l'avait reçue d'un capitaine de cavalerie, qui la devait à une marquise, qui la tenait d'un page, qui l'avait reçue d'un jésuite, qui, étant novice l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi je ne la donnerai à personne, car je me meurs. »

Cette série de contaminations exposée de si

humoristique façon, démontre abondamment que le virus tréponémique était au moins aussi vivace que de nos jours : en tous cas, ses porteurs bien mal traités...

Pour Pangloss, d'ailleurs, cette maladie est endémique en Europe : « Il faut encore observer, dit-il, « que jusqu'aujourd'hui, dans notre continent, cette « maladie nous est particulière comme la contro-
« verse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chi-
« nois, les Siamois, les Japonais ne la connaissent
« pas encore ; mais il y a une raison suffisante pour
« qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques
« siècles ». Nous pensons que, si Voltaire était à son époque bien documenté, son pronostic a mis très peu de siècles à devenir réalité. Il est probable que l'auteur (*), plein de verve, plaisante un peu quand il fait dire par le même personnage que « quand trente
« mille hommes combattent en bataille rangée
« contre des troupes égales en nombre, il y a environ
« vingt mille vérolés de chaque côté ». Mais pour forcer à ce point la plaisanterie, il fallait tout de même qu'il y eut pas mal de ces pauvres gens sur la surface de la terre !

(*) Dans les notes historiques, seconde partie de l'ouvrage de Restif que nous allons étudier et commenter, est donnée une idée de M. de Voltaire sur la cure la plus radicale (?) de la vérole : c'est d'employer « les 1.200.000 hommes de troupes que l'Europe en paix tient sur pied » à la combattre. Pensons plutôt que c'est un moyen de la faire vivre !

« ... et vous Vérolez trèsprécieux,
car à vous, non à aultres, sont
dédiés mes escriptz... »

(« *Gargantua* », par F. Rabelais,
Docteur en Médecine.)

Restif de la Bretonne n'allait donc pas manquer, lui doublement touché (*) et du malheur des autres et du sien propre, de donner à quelques-uns de ses acteurs de romans, la maladie à la mode. Mais comme il n'est pas précisément un auteur gai, il ne les guérit pas et rapidement les fait périr, victimes de leur débauche.

Dans « *La Fille entretenue et vertueuse ou les*

(*) Voici ce qu'il raconte sur lui-même, à ce propos, dans le livre de ses souvenirs et de ses malheurs (*M. Nicolas*) — époque de 1755 à 1759. — Il est alors l'amant de ZÉPHIRE, fille publique et sa propre fille (dans son imagination). « Mais ces deux tendres amis (LOISEAU et sa fidèle amante, M^{me} ZOË), avaient d'impérieux devoirs, et malgré leur zèle ardent, je restais les trois quarts du temps seul et sans secours. Il me survint un étouffement périodique, qui durait 24 heures. On prétend qu'il était occasionné par des frictions mercurielles que m'avait prodiguées, sans nécessité (p) le jeune LABADIE, et par les bols pris intérieurement, que me prodiguait également mon ami BONNET, l'apothicaire... »

Le 3 avril 1757, il adresse une pièce de vers à « THÉRÈSE, cette humaine et jolie fille de chambre de la belle pâtissière,

Progrès de la Vertu » le personnage odieux de ce petit roman, *Fisiomon*, meurt et sans délai d'une maladie vénérienne : « Le tendron que lui prostitua « l'infâme appareilleuse n'était pas novice : elle « communiqua à l'indigne interprète des lois (il était « homme de Robe) le poison qui circulait dans ses « veines. Il ne s'en aperçut pas tout d'un coup... ». Aucun doute, c'est bien la syphilis.

Dans « *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère* » (1^{re} partie, chapitre xxvi) le personnage ayant le vilain rôle disparaît de la même façon : « Son protégé *Cognefort* quitta pour lors sa « chaste moitié, la reprit ensuite, et reçut d'elle un « fatal présent qui le conduisit au tombeau. »

Dans la citation suivante nous verrons que le traitement n'est pas très sûr et certainement pas plus agréable que la maladie, mais là tout de même les deux syphilitiques s'en tireront à demi : « Un jour,

autrement M^{re} DE COURBUISON »... « J'étais alors, » dit-il, « incommodé par une suite des faveurs de M^{re} CAMARGO. »

Dans cette poésie explicite et franche, trois vers renseignent mieux le lecteur que précédemment :

*Je vous substituai tant d'infâmes catins,
Qu'aujourd'hui le fruit qui m'en reste...
Est une chaude-pisse, avec deux gros poulains.*

Toutefois, il nous annonce que le dernier hémistiche n'est que pure calomnie ! Il n'a que sacrifié la raison à la rime ! Enfin il ne s'arrêtera pas en si bonne voie : en 1770, il est terriblement « contagié ». Alors qu'il escomptait se faire de bons bénéfices avec son livre *L'Ecole des Pères*, il tombe dans « une calamité qui ne cessera », dit-il, « qu'avec la vie ». Mais cela ne l'empêchera pas de cueillir encore ça et là, en supplément, quelques jolies fleurs empoisonnées...

« le triste de Combleval recevait devant un grand feu, les dangereuses influences de ce demi-métal fameux dont les Alchimistes font le bras droit de la divinité ; les miroitiers de l'étame et Apothicaires la pommade qu'une Petite-Maitresse n'oseroit nommer. » Son ami de Vorterre ayant puisé aux mêmes sources est obligé de se soumettre à la même médication. (*Ouvrage d°*, 2° partie, chapitre xiv, 1773). Ainsi en un volume Restif fait contracter la syphilis à trois de ses héros, comme il est de bon ton pour un romancier de nos jours de faire déclarer pour tous prétextes, chez ses personnages, la mystérieuse « fièvre cérébrale » ! Done, bien que ce soit pour punition logique et presque inévitable de leurs égarements charnels que Restif abuse de ce procédé leit-motiv, il faut avouer que cette obsession est née d'une vision répétée d'exemples vivants.

Mais corriger et effrayer n'est pas éduquer. Ce n'est pas en agitant le spectre de Croquemitaine que l'on guérit les enfants de leurs mauvais instincts ; ce n'est pas en montrant les désastres qu'occasionne une maladie qu'on en protège les hommes. Il faut leur donner et les moyens et la facilité de s'en protéger. Restif de la Bretonne veut s'y employer en un ouvrage médico-social.

Ce livre de prophylaxie sociale possède un titre assez long. Le voici : « LE PORNOGRAPHE ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes

à avec des notes historiques et justificatives » à Londres — à la Haie MDCCLXIX.

Cet ouvrage n'est d'ailleurs que la première partie sur six d'une grande étude réformatrice, réunies sous le titre commun d' « IDÉES SINGULIÈRES » (*).

L'auteur nous donne lui-même la raison ou plutôt une cause déguisée de l'idée de cet ouvrage : « Préface de l'Editeur. — L'idée de cet ouvrage n'est pas née dans une tête française : il y a tout lieu de présumer qu'un manuscrit anglais, que quelques personnes de Londres ont vu, est le type sur lequel on s'est modelé. Le premier auteur se nomme Lewis Moore... » (**) Cet Anglais « jeune, opulent, bien fait », voulut visiter le monde, prendre des leçons d'éclectisme et de vie raffinée dans les principales nations de l'Europe : donc « il vint à Paris », ville qui est le reflet et le flambeau de tous les arts, sciences et divertissements possibles. Pour lui Paris est supérieur au « Paradis de Mahomet ». Pendant cinq ans il vit intensément dans cette nouvelle Capoue. Une prostituée de grande envergure lui dévore presque toute sa fortune. Il se rabat alors sur des

(*) La *Mimographe* (étude réformatrice du théâtre). Le

(*) La *Mimographe* (étude réformatrice du théâtre). Le *Gynographe* (d° des femmes). L'*Andrographe* (d° des hommes). Le *Thesmographe* (d° des lois). Le *Glossographe* (d° du langage et orthographe). Restif préférerait le *Pornographe* à tous ces autres ouvrages. Il est aussi le meilleur, tant par sa présentation que par son intérêt humain.

(**) Restif, comme tous les intellectuels du XVIII^e, a eu l'*anglomanie*.

plaisirs moins chers « faciles et variés », mais hélas !
pernicieux. « De honteuses maladies l'accablèrent ;
caduc à trente ans il retourna dans sa patrie gémir de
ses erreurs »... Il trace alors un « plan de Réforme »
qu'il ne peut mettre à profit, la mort ne le laissant
pas continuer une vie si mal commencée.

« Je fus », dit, dans ses lamentations cet An-
glais, « libertin ; je ne le suis plus. A peine au mi-
« lieu de ma carrière, j'en aperçois la fin. Des plai-
« sirs fort courts sont suivis de maladies longues et
« cruelles. J'ai eu recours aux antidotes, à ce miné-
« ral puissant, qui porte le nom de la Planète la plus
« proche du Soleil, aux Charlatans ; hélas ! en vain
« Ne voyant plus rien à faire pour moi-même, j'ai
« résolu d'être utile aux autres, en rendant publ
« ques mes idées sur les moyens de diminuer les in-
« convéniens d'un certain état qui révolte la nature
« (la Prostitution), mais que je sens bien qu'il es
« impossible d'anéantir. Puisse-t-on, par un Etabl
« sement utile, prendre le mal à sa source et prése
« ver d'une manière efficace nos jeunes Citoyens, d
« ce venin destructeur qui va me faire descendre à
« tombeau ! Je déclare, que je laisse la moitié d
« mon Bien pour y contribuer, si jamais l'on se
« sout à réaliser mes idées. — LEWIS MOORE. »

Après ce testament inspiré par de bons sen-
timents et de cuisants remords, suivent quelques no-
tices explicatives et commence enfin le roman épis-
laire et dialogué rempli d'idées singulières et ré-
matrices, si chères à Restif de la Bretonne. Ce se

des idées géniales, baroques, pratiques ou souvent inapplicables, parce que, dans une civilisation avancée elles sont trop simples et rationnelles, vertueuses ou scabreuses, mais tendant toujours au bien du peuple et de l'humanité.

Ce n'est que dans la « deuxième lettre », après avoir gémi sur la corruption du siècle, la facilité du mariage suivi du mépris de la vertu conjugale, que d'ALZAN, personnage masquant Restif, en arrive à la Prostitution et aux dangers morbides et sociaux du Publicisme des femmes : « sans répéter ce que l'on
« a mille fois redit, que plus les hommes se trouvent
« rassemblés en grand nombre, plus les fortunes
« deviennent inégales, et par une suite nécessaire,
« plus les mœurs sont molles, efféminées, déréglées
« dans les uns ; basse, servile, facile à corrompre
« dans les autres ; j'en vois une cause plus prochaine : c'est la *Prostitution*, telle qu'elle est tolérée
« rée parmi nous. »

Enfin dans la « troisième lettre » d'Alzan annonce à DES TIANGES, qui fera la controverse :
« Puisque j'écris pour te désennuyer, je ne ferai pas
« une Dissertation ; mais je tâcherai de mettre de
« l'ordre dans ma PORNOGNOMONIE (*) autant qu'il
« en faut pour en être entendu...

« Je te vois sourire : le nom demi-barbare de
« PORNOGRAPHE (**) erre sur tes lèvres. Va, mon cher,

(*) Ce mot grec signifie la Règle des lieux de débauche (note de l'auteur).

(**) C'est-à-dire écrivain qui traite de la Prostitution (note de l'auteur).

« il ne m'effraie pas. Pourquoi serait-il honteux de
« parler des abus qu'on entreprend de réformer? »

C'est dans cette troisième lettre que d'Alzan commence à exposer ses remarques sur les ravages de la Prostitution et ses projets sur son règlement ;
« Tu le sais, mon cher ; il est une maladie cruelle,
« apportée en Europe de l'Île Haïti par Christophe
« Colomb et qui se perpétue dans ces malheureuses
« que l'abord continuel des Etrangers rend comme
« nécessaire dans les grandes villes. »

« Haïti », poursuit-il en note, « à présent Saint-
« Domingue, l'une des Antilles, où la *grosse sœur* de
« la *petite-vérole* est endémique, et comme natu-
« relle ; soit par la qualité des alimens, la chaleur
« du climat, ou l'incontinence des anciens habitans.
« C'est ainsi que l'autre fléau nommé *petite-vérole*,
« est propre à l'Arabie : il en sortit par les conquêtes
« de Mahomet ; les Croisés l'apportèrent en Europe
« en revenant de la *Terre-Sainte* ; et tels sont les
« fruits que le genre humain a retirés des *Croisades*
« et de la découverte du *Nouveau Monde*. » — « Puni-
« tion aussi juste que terrible, et qui doit faire
« regarder comme les fléaux du genre humain, ses
« prétendus héros, à qui notre hémisphère ne suffi-
« sait pas... Puisque le mal est fait, il ne s'agit plus
« que d'y trouver le remède. » Voilà qui devrait
dégoûter les conquérants de leur passion et donner
à réfléchir à ceux qui les suivent dans leur exécrable
folie !

Contre le virus vénérien, ainsi l'appelle déjà

Restif, il y a deux procédés prophylactiques. Un très sûrement efficace, le premier : « Celui de *séparer de la Société*, comme autrefois les *lépreux*, tous ceux que la contagion a attaqués ; mais il n'était praticable qu'à l'arrivée du *virus d'Haïti* en Europe... (*) » Au XVIII^e siècle, il était en effet un peu tard pour pratiquer semblable méthode.

« Le second qui consisterait à *mettre dans un lieu, où l'on puisse répondre d'elles toutes les filles publiques*, est d'une exécution moins difficile : il est le plus efficace, le plus important, puis-que ce serait prendre le mal à sa source. Un règlement pour les Prostituées, qui procurerait leur séquestration, sans les abolir, sans les mettre hors de la portée de tous les états, en même temps qu'il rendrait leur commerce, peut-être un peu trop agréable, mais sûr, et moins outrageant pour la nature ; un tel règlement, dis-je, aurait, à ce que je pense un effet immancable pour l'extirpation du *virus*... »

Puis Restif fait l'éternel tableau des jeunes gens arrivant à la ville, entraînés vers les jeux et les plaisirs de leur âge, de tous âges, n'écoutant aucun des sages conseils de leurs parents et en quelque sorte

(*) Dans les notes historiques et explicatives, Restif donne à remarquer qu'il fut fait, au XV^e siècle, un essai de cette dure mais très efficace prophylaxie : « Un arrêt du 6 mars 1496, défend aux vérolés sous une peine capitale, tout commerce avec les personnes saines. On leur faisait des aumônes et on les séquestrait comme des lépreux. » Mais on pensait que c'était la peste !

aspirés dans le tourbillon de la nouveauté, des sens, du désir d'être homme, de la séduction enfin des femmes jolies, mais vénales. Cette séduction n'est pas mince, mais laissons encore parler Restif : « En « effet, comment résisteront-ils ? Une fille faite au « tour les agace : un sourire charmant se trace sur « son minois trompeur : sa gorge seulement soup- « connée, tente également la bouche et la main : elle « a la taille svelte et légère ; avec art elle laisse « entrevoir une jambe fine, et son petit pied que « contient à demi une mule mignone. » Mais ce n'est pas tout : à côté de cette petite merveille se tient l'ignoble entremetteuse et ce n'est pas la moins dangereuse des deux car... « le miel est sur ses « lèvres ; le poison dans ses discours, la contagion « s'exhale de son âme impure : s'ils consentent à « l'entendre ils sont perdus. » Alors c'est l'introduction dans le paradis délicieux et empoisonné où il y a des houris pour tous les goûts. « On y trouve toutes « les nuances de la jeunesse ; des tendrons, qui dans « l'âge de l'innocence, ont acquis déjà tous les talents des malheureuses auxquelles on les a livrées. »

Il se peut que le jeune homme ne « commence « par violer toutes les lois de la nature » et laisse de côté « d'innocentes et malheureuses créatures destinées à ranimer dans des vieillards libertins, moins « laids qu'usés et corrompus, une volupté languissante, des sensations éteintes. » Bref, s'il délaisse le barbare plaisir « de faner les boutons de roses

« avant que le souffle de Zéphyre les ait épanouies,
« on fera hientôt paraître à ses yeux tous ce que la
« Nature a formé de plus parfait. » Bien que cela
fasse une assez longue citation, le portrait en est trop
joli et délicat pour en priver nos lecteurs et ne peut
être laissé sous silence, d'autant plus que sous cette
peinture se dissimule le danger terrible : « C'est un
« jeune objet, dont la beauté fit le malheur : trois
« lustres à peine achevés : gorge naissante, et fraîche
« encore : teint de rose et de lys... nonchalamment
« étendue sur une bergère, la déesse a choisi la pose
« la plus propre à faire sortir ses apas : la neige est
« moins blanche que le déshabillé qui la couvre :
« une jupe trop courte, un peu dérangée, laisse voir
« la moitié d'une jambe faite au tour : mollement
« apuyé sur un coussin, un joli pied donne envie
« de le baiser, tandis que l'autre tombe négligean-
« ment sur le parquet : la séduisante syrène donne à
« son sein, que presse un corset rassemblant, collé
« sur sa taille fine, ce mouvement vif et répété, qui
« dans une beauté naïve, est l'avant-coureur de la
« défaite : les Grâces vont ouvrir sa bouche mi-
« gnonne ; sous deux barrières de corail, on aperçoit
« l'ivoire et la perle : un son de voix plus flateur que
« celui de la lyre se fait entendre : un bras, une
« main blanche comme le lait se déploie, elle fait
« signe à la victime d'approcher : à ce mouvement
« enchanteur, l'âme est ébranlée ; on ne se connaît
« plus : le jeune imprudent s'avance : déjà la volupté
« l'enivre ; les tumultueux désirs font bouillonner

« son sang, et la Beauté même le caresse ; Beauté
« perfide, qui saura paraître tendre : que dis-je ? elle
« jouera jusqu'à la pudeur, pour se rendre bientôt,
« avec un emportement affecté, lorsque les trans-
« ports aveugles succéderont aux vœux craintifs...
« O malheureux jeune homme arrête !... arrête ! un
« serpent est caché sous ces fleurs. » Et voilà la plus
dangereuse des prostituées ! Si la syphilis ne touche
pas la généralité de ce genre si aimable et désirable,
Restif en convient, quelques cas sont suffisants pour
permettre la dissémination du virus dans l'entourage
du malheureux contaminé, dans sa famille. « La
« Prostitution n'a pas, à la vérité, produit la honteuse
« contagion qui désole l'Univers : mais elle la pro-
« page ; elle en est le réservoir, la source impure, et
« toujours renaissante. » Et l'auteur note avec la jus-
tesse d'un connaisseur que la maladie terrible bien
que moins grave qu'autrefois (quelle chance pour
nous, et nos descendants si la régression pouvait
être en raison directe de la marche du temps !) ne doit
pas faire « s'imaginer qu'elle s'anéantisse jamais
« d'elle-même. » Avec l'esprit scientifique d'un prati-
cien expérimenté, Restif indique les résultats désas-
treux du mariage d'un syphilitique. Il s'adresse aux
mères : « Vous êtes bien loin de penser qu'il (le
« fiancé) porte dans son sein la corruption et la
« mort ; il ne s'en doute peut-être pas lui-même : et
« bientôt une jeune, une timide épouse, tourmen-
« tée par le poison dont elle ignore la nature et la
« source, périra douloureusement, en donnant le

« jour à un être innocent, infortuné comme elle, « qui va la suivre au tombeau ! » En ces quelques lignes sont exposés les désespoirs de la syphilis familiale : accidents rapidement infectants chez la jeune mariée, accidents de la gestation chez la jeune mère et leurs résultats combinés sur la parturition et son produit avec la mortalité si fréquente de l'hérédo-syphilitique.

Eh bien ! malgré cela, pas un instant, le vertueux Restif ne songe à supprimer la Prostitution car, dit-il : « c'est un mal nécessaire, partout où il « règne quelque pudeur ; j'en conviens avec tout « l'univers et tous les siècles... » Il ne se désole pas bourgeoisement sur l'impureté des mœurs de son temps ; c'est un érudit et un esprit large : il sait que la Prostitution qui était primitivement un acte religieux n'a pas été instituée et inaugurée pour et par la débauche, le goût du plaisir. Quand la Religion se fut élevée dans des sphères supérieures, cet état presque sacerdotal fit bande à part et s'avilit, certes, mais ce ne fut pas tout d'un coup. Avec émotion, combien il regrette les honnêtes prostituées grecques d'autrefois qui accomplissaient leurs fonctions, leur métier en véritables artistes. Où sont ces femmes si soucieuses de leur culture cérébrale, de leur hygiène corporelle et qui prenaient des bains fréquents ; qui usaient de la dépilation tant « à cause de la chaleur du climat » que « pour la propreté si essentielle au sexe, ou si l'on veut pour la commodité du plaisir, et la volupté des regards ? » Si

elles donnaient le plaisir, elles le recevaient aussi, elles ne « *s'automatisaient* pas comme celles de nos jours » et ne poussaient pas « l'abrutissement jusqu'à se rendre *insensibles*. » (Note A de la seconde partie : Etat de la Prostitution chez les Anciens). De plus, la Prostitution est la compagne inévitable de la monogamie. Chez les Turcs polygames la Prostitution est réduite à presque rien ; il est vrai qu'elle est remplacée par un vice plus répréhensible qui montre, *ipso facto*, que la Prostitution représente une nécessité morale dans l'imperfection. Le concubinage légitime des Chinois ne laisse que quelques rares prostituées accomplir leur métier. Et de nos jours encore elles proviennent de l'étranger pour l'étranger ; elles sont originaires du voluptueux Japon ou de la prude Amérique (*Instantanés d'Extrême-Asie* 1913, Henri Mylès). Car il faut penser à ces voyageurs, célibataires forcés. Songez à ce qui se passerait si ces malheureux étaient privés des doux, mais impérieux besoins de l'Amour : « Eh ! combien « de séductions, de rapt, de viols, la Prostitution fait « éviter », quand « une foule d'Etrangers inondent « les grandes villes ; ils ont quitté leurs connaissances et leurs maîtresses ; mais les désirs les suivent ». Ils s'enflamment à la vue du premier jupon entrevu, et Dieu sait s'il n'en manque pas de jolis à la ville !... Et les célibataires endurcis n'abusent-ils déjà pas assez de ces occasions sans compter leur habitude de l'adultère !

C'est donc sans mépris pour l'état de prostituée

et désolé d'une surveillance défectueuse qui « amène la maladie avec l'avilissement du métier », qu'il va exposer son projet. Restif note toujours avec son bon sens que l'« on a abandonné les *Prostituées* à elles-mêmes, à peu près vers le tems où il était le plus « nécessaire de veiller sur elles par une administration sage, c'est-à-dire à l'arrivée du *virus vérolique* « en Europe. Le mal s'est étrangement étendu ; et « cela ne doit pas surprendre : ce qui m'étonne au « contraire, c'est que la contagion ne soit pas générale. »

III

«... Ah! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondotier, un abbé... d'être raconnée par les officiers de Justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital, un fumier...»
(CANDIDE, chap. XXIV.)

Et par quel moyen alors va-t-il essayer d'enrayer cette contagion qui le chagrine tant ? Quelle prophylaxie va-t-il proposer ? Le moyen sera simple, tout au moins en théorie (n'oublions pas que c'est une d'entre ses idées singulières) : ce sera l'encasernement de toutes les filles publiques ; ce sera la prostitution en maison. Mais, dira-t-on, cela n'a rien de bien original ! Les maisons de tolérance existaient bien avant Restif de la Bretonne et n'avaient pas besoin de lui pour devenir une nouveauté. Certes,

mais il y a quand même loin du banal bordel à l'Institution d'Etat que prétend régler ce génial philosophe. D'abord toutes les prostituées seront tenues serrées au bercail : plus de vagabondes, donc système unique. Un régime éducateur et doux les guidera dans leur métier : ce sera presque un pensionnat, patronné par le Gouvernement. Un service médical régulier les préservera des conséquences morbides de leur état : ce sera un hôpital à consultations perpétuelles et gratuites. Des plaisirs sains et des arts d'agrément les désennuieront à leurs heures d'inactivité : ce sera une maison de repos et de délassement intellectuel. Enfin les bénéfices iront à l'Etat pour le meilleur entretien de l'Institution : ce sera une maison de rapport à bon marché ! Mais hélas ! la morale sèmera des « inconvéniens » : si l'Etat prend la direction de la Prostitution et « met la règle dans les lieux infâmes » il y perdra sa dignité : puis le plaisir devenant plus facile et « assez peu coûteux », les amours illégitimes croîtront. Et ce n'est pas tout : il faut compter avec les yeux chrétiens qui verront qu'un « crime est aussi favorisé et qu'enfin on s'habitue à ne plus mépriser les filles publiques en s'y accoutumant ». Mais heureusement les « inconvéniens » se résument en ces quelques points. Des Tianges, le controversiste, qui est supposé ajouter encore que le vice ne sera plus puni par ses conséquences et « que c'est ainsi désarmer la justice divine », n'a plus, pour être enfin convaincu de la nécessité d'un nouveau Règlement, qu'à constater « la

« foule de dangers que nous éviterons, en nous
« exposant à quatre inconvéniens, qui existent,
« même aujourd'hui, indépendamment de mon Pro-
« jet ». Telle est la réponse d'ALZAN-RESTIF. Le pre-
mier danger dans l'énumération sera « *l'affreuse ma-*
« *ladie que la Prostitution étend et propage sans inter-*
« *ruption, sans discontinuité,* » Nous laisserons de
côté les dangers moraux au nombre de sept dans le
relevé de Restif et ne nous occuperons que du premier
et d'une partie du neuvième et dernier, ayant trait aux
désordres physiques qu'amène la Prostitution. L'au-
teur lui-même les met au premier plan et les mala-
dies vénériennes seront toujours pour lui les réels
« inconvéniens » de la Prostitution et là-dessus il
est fort savant, écoutez-le plutôt : « Ses ravages s'éten-
« dent sur plusieurs générations, sans que les indi-
« vidus s'imbuient d'un nouveau *virus* : le minéral
« qu'on emploie, le régime qu'on observe affaiblis-
« sent le tempérament : un levain que l'art ne par-
« vient jamais à détruire entièrement, attaque les
« principaux viscères, surtout l'estomac et les pou-
« mons : il n'est point de guérison complète ; l'éco-
« *nomie animale*, ébranlée trop fortement, ne
« reprend jamais un équilibre parfait ». Un spécia-
liste de la syphiligraphie n'exposerait pas mieux de
nos jours la vérole et son mode de transmission dans
une hérédité éloignée. Les dangers d'un traitement
mercuriel ne sont pas oubliés, surtout d'un traitement
mal appliqué qui ne fait que blanchir le malade tout
en le débilitant. L'atteinte si fréquente des princi-

paux organes viscéraux n'est également pas laissée de côté et si Restif ne parle pas du cœur et de ses gros vaisseaux, lieux d'élection de la syphilis, il souligne, par contre, l'estomac et les poumons. Sans doute a-t-il vu ou connu les crises gastriques du tabès et la syphilis pulmonaire, ou peut-être aura-t-il confondu avec la tuberculose, cette maladie n'étant pas encore diagnostiquée à son époque et pouvant, de plus, accompagner ou masquer une infection par le tréponème. Toujours est-il qu'il ne parle pas en profane... et il revient à sa grosse préoccupation qui est, hélas ! encore la nôtre en ce jour : l'étendue dans l'avenir de cette plaie sociale qui ne fait pas que toucher l'individu, le coupable, mais aussi et à son insu, l'innocent, l'enfant. La race et ses éleveurs, les nourrices, sont en danger après avoir été porteurs d'un virus qu'ils n'ont jamais acquis dans la débauche. Ils mourront et peut-être après avoir transmis à leur tour inconsciemment la maladie. « Si les coupables
« étaient seuls infectés de ce mal cruel, on pourrait
« le regarder comme une juste punition de leur désordre ; mais leurs enfans ne le sont pas. Je l'ai
« dit en commençant, on voit de tendres, d'infortunées victimes devenir la proie d'un mal d'autant
« plus dangereux, qu'elles ne soupçonnent pas même
« d'en être atteintes : il a déjà fait d'irréparables ravages, lorsqu'on le reconnaît aux symptômes qui lui sont propres : les nouveau-nés et leurs nourrices périssent misérablement. L'humanité, la raison indiquent qu'on ne doit rien négli-

« ger pour défendre et sauver ces innocentes créatures » (*).

Le neuvième et dernier danger est également d'importance : c'est celui que présente une fille contaminée en divagation, en rupture de garnison habituelle : « souvent une fille publique lasse de la capitale, ou craignant la vengeance de ceux à qui elle a communiqué le poison qui circule dans ses veines ; ou bien d'autres crimes lui faisant redouter le magistrat et les lois, va répandre ailleurs la contagion. » Cette judicieuse constatation peut avoir comme corollaire celle où Restif se plaint que « les endroits de débauche dispersés comme ils le sont parmi nous » ne viennent tenter les femmes amies de la débauche ou coquettes et désireuses d'augmenter leurs revenus (3^e danger).

Il faudra donc, comme nous l'avons vu plus haut, en venir à ce seul mode de prostitution : la Maison Publique unique, salubre, bien administrée et bien surveillée : hygiène et police sanitaire. Seul l'Etat pourra se charger de cette tâche puisqu'elle est d'intérêt public et qu'elle doit être à l'abri de tous

(*) Et ces malheureux auront encore de la chance s'ils ne tombent pas entre les mains des charlatans : « Bien des gens s'occupent à chercher des méthodes sûres et faciles pour guérir les *maladies vénériennes*, sans employer l'incommode et dangereux mercure ; les prétendues découvertes peuvent tout au plus enrichir quelques Charlatans, que le secret de procurer des cures palliatives rend célèbres ; mais le gouvernement peut en tarir la source ; il tient entre ses mains le plus puissant des Antidotes. » (Note de l'auteur.) L'antidote, c'est le projet de Restif.

genres d'exploitation. « On dit qu'à Rome, les Filles « Publiques sont sous la protection de l'Etat (6^e lettre). » Mais point n'est besoin, remarque Restif, en bon citoyen français, d'aller chercher des exemples et des indications à l'étranger et d'importer des institutions utiles qui étaient jadis chez nous d'essence royale. « Nos Monarques eux-mêmes, donnèrent aux « *Ribaudes*, aux *Filles Publiques*, des lettres de « sauvegarde... » Ce n'était, et la raison l'indique, pas pour favoriser leur métier, mais bien pour en éviter les désordres qui, sans une police rigoureuse, eussent amené dans et hors les maisons un véritable danger public. « Les Magistrats et les habitans des « villes de *Narbonne*, de *Toulouse*, de *Beaucaire*, « d'*Avignon*, de *Troyes*, etc., mettaient au rang de « leurs prérogatives, la faculté d'avoir une rue « *chaude ou maison publique de Prostitution* dont « ils étaient les administrateurs. » (*).

Nous voici donc arrivés au fameux projet qu'il intitule lui-même « PROJET DE RÈGLEMENT pour les « FILLES PUBLIQUES, en conséquence de l'Etablissement des Parthénions (**), sous la protection du « gouvernement. » Cette dénomination sent déjà

(*) A Paris existent encore de ces rues spéciales ; leurs noms déformés pour la bonne cause ou par l'usage, ont perdu toute signification depuis longtemps, en même temps que l'endroit, leur destination, tout au moins en partie : ce sont les rues « du Petit-Muse » (de la Pute-y-Musse), « du Pélican » (du Poil au C.n), etc.

(**) Παρθένιον, conclave virginum ou puellarum... (Note de l'Auteur.)

le goût révolutionnaire pour la mode grecque et romaine et la phraséologie à l'antique, mais si le terme paraît pompeux et recherché, il est fait pour ne pas « blesser les oreilles délicates » comme le ferait « le « Πορνοδοχείον des Grecs, le *Lupanar* des Latins, le *B...*, des Français » (Note de l'Auteur). Egalement pour ne pas offenser la vue des gens chagrins et qui voient le mal dans le traitement, ces maisons seront dissimulées tout en étant salubrement et commodément exposées. Les moyens employés dans ce but seront les arbres et les jardins. Comme J.-J. Rousseau avec lequel il a quelques analogies d'esprit (*), Restif est un précurseur du romantisme, mais qui sait joindre à la poésie une saine et vraie conception de l'hygiène naturaliste. Vraiment les filles auraient mauvaise grâce à ne pas vouloir entrer dans ces établissements ! Mais notre réformateur a pensé aux réfractaires et les nomades invétérées seront obligées d'y entrer bon gré, mal gré, car la résistance sera punie corporellement. Pour garder la discipline dans ce monde spécial et généralement turbulent, il y aura « un *Conseil* », composé de « douze Citoyens remplis de probité » puis au-dessous d'eux les anciennes prostituées devenues sages, commandées par une « Supérieure » (*sic*) qui recevra et con-

(*) Dans des faits de sa vie, dans ses mœurs, Restif a présenté aussi d'autres ressemblances avec le philosophe genèvois : l'abandon de ses enfants naturels ; une lapidation stupide de la part de galopins de l'Île Saint-Louis (F. Funck-Brentano) dans le genre de celle de Motiers-Travers ; une naïveté remarquable dans les affaires, etc.

trôlera recettes et taxes, surveillera l'état sanitaire et même moral de la maison. Elle visitera donc les « sujets à recevoir » et « on sera extrêmement scrupuleux sur l'examen de leur santé. » Telle que soit la « maladie dont elles seraient attaquées, ce ne sera pas une raison pour les refuser ; on les fera traiter, et guérir ; et si la maladie était incurable, elles seraient mises au rang des *Surannées* (qui remplissent le rôle de surveillantes). » Telle que soit la maladie dont elles seraient attaquées, il ne faut pas les remettre en circulation ! D'abord la quarantaine pour les suspects et le traitement pour les malades, voilà qui est sensé ! Combien il est regrettable, en ce vingtième siècle, qu'un hygiéniste écrivain de la taille de Restif ne vienne ainsi lutter contre ce perpétuel et grand danger de la fille malade, et intéresser le Gouvernement au point qu'il intervienne d'une façon active dans la défense contre le péril vénérien ! Nous avons, certes, des médicaments autrement efficaces et des médecins autrement expérimentés qu'en 1769, mais que peuvent-ils pour la santé publique si la prostituée n'est sévèrement surveillée par la Police ! Quelle valeur, en effet, peut avoir une prophylaxie individuelle et médicamenteuse à côté d'une absence de prophylaxie générale et sociale, qui obligerait sans exception les prostituées à être visitées à fond et très fréquemment ; qui punirait très sévèrement celles qui se dérobent ; qui empêcherait enfin celles à demi-traitées de sortir de l'hôpital, comme cela arrive si souvent contre le gré

du médecin. Que de porteuses, et de porteurs, de gonocoques ou de tréponèmes virulents s'en vont ainsi criminellement, par refus de soins, répandre la contagion les unes à l'hôtel borgne, les autres dans leur innocent foyer ! Il faut reconnaître que l' « Idée Singulière » de centralisation à la Maison de Restif est bien le seul moyen rationnel et rapidement efficace.

Revenons donc à l'étude des Parthénions. Notons en passant que le « droit d'Entrée secrète pour les filles » ainsi que le « droit d'azile » seront conférés à ces maisons, surtout pour les filles enceintes, alors que par contre le crime d'avortement sera puni d'un an de prison, au pain et à l'eau (pour l'homme les lois ordinaires fonctionneront). Voilà qui favorise la moralité que l'on pourrait contester à ces maisons ! Les enfants nés dans les Parthénions patronnés par l'Etat, seront les enfants de l'Etat : on fera des « garçons » des soldats, même des officiers, des employés d'administration, etc..., au service du Roi ; instruits par la Nation, il deviendront fonctionnaires de la Nation et la rembourseront ainsi des frais d'entretien de l'établissement et de leur instruction par leur travail. De même pour les fillettes on choisira des métiers, des professions propres à leur sexe. Restif a tout prévu et ordonné : les prix tarifés par âge et fraîcheur des filles ; obligation pour le client de choisir la fille à son insu et acceptation du client par la fille, cela pour relever le taux moral de l'amour vénal : avouons que ce n'est pas si mal imaginé. Rien n'est oublié, les cas les plus variés sont étudiés à

fond : par exemple les sorties et vacances (surveillées) des filles, l'ordonnance du vêtement ; les héritages et leur gérance ; la prise par un amateur d'une maîtresse attitrée et régulière (tout est relatif !) dans l'Etablissement, etc. ; tout cela groupé de façon très claire en articles.

Mais ce qui nous intéresse à un plus haut point et qui compte le plus pour Restif lui-même dans son projet d'Etablissement, est la conservation du bon état sanitaire des pensionnaires et le barrage opposé à l'entrée et à la sortie, à la dissémination du virus vénérien. C'est donc, nous insistons encore sur ce point, dans un grand but bienfaisant et humanitaire que l'Auteur expose aux Pouvoirs de son temps, ses conceptions prophylactiques. S'il ajoute de nombreuses considérations sur l'administration et la moralité de son projet, c'est pour en faciliter l'application, en favoriser l'exécution, en démontrant la vaste utilité tout en éloignant la mauvaise pensée de ceux qui le prendraient pour un apôtre déguisé du vice et de la débauche. Il a très bien senti les objections qu'on pourrait lui décocher, puisque, dans son roman à thèse, écrit pour une lecture plus commode et pas trop didactique, il fait discuter le pour et le contre entre les deux personnages, des Tianges et d'Alzan.

Pour terminer l'exposé de notre auteur fécond en idées pleines de bon sens et d'expérience, nous citerons encore quelques passages du « PORNOGRAPHIE » touchant la prophylaxie et l'hygiène, non plus générales, mais directes, à l'intérieur de l'Etablis-

ment. Ce sera le complément et la suite logique de ce que nous avons lu sur la récupération et la centralisation des prostituées éparses. Il ne fait pas un formulaire d'ordonnances magistrales : il s'est garé intelligemment de cette audace qui pouvait devenir ridicule sans connaissance approfondie de l'art médical. Cela sera l'affaire du chirurgien attaché au Parthénion. Restif ne donne que des règlements et des statuts, mais d'une telle simplicité pratique que l'on est étonné de les lire dans un ouvrage vieux de 160 ans. Il n'y a pas mieux à faire maintenant et l'on se prendra à regretter, en voyant le nombre de vénériens et vénériennes en circulation aujourd'hui, que le Gouvernement du Roi n'ait pas mieux profité de son pouvoir absolu. Nous ne pensons pas, hélas ! que cette erreur, que cette indifférence, soit réparée de sitôt !

Voyons donc pour commencer les préceptes d'hygiène courante de la maison. Ils sont une véritable innovation au temps où les belles dames usaient souvent, abusaient parfois de la poudre de riz pour masquer leur crasse et de parfums violents pour chasser les mauvaises odeurs que n'emportait pas l'eau de toilette. Il fallait être de bonne et haute noblesse ou favorite d'un fermier général pour posséder une baignoire. Eh bien ! les filles du Parthénion en auront une. « Il y aura des bains tièdes et froids dans la maison, et chaque fille les prendra de deux jours l'un durant toute l'année : savoir, *en été*, les tièdes et les froids ; *en hiver*, les tièdes seulement : les

« ouvrières même y seront sujettes une fois par semaine *en hiver* et plus souvent durant l'*été* (*)).

Les fards seront sévèrement proscrits, les parfums également, tout d'abord pour que le teint des filles ne soit pas abîmé, ensuite pour qu'elles ne s'en servent pas comme d'un vernis trompeur. La jeunesse et la bonne santé des sujets remplaceront les artifices de la toilette. Le bain tiède sera de rigueur également pour la clientèle et « on aura la plus grande attention à préserver les filles de l'horrible maladie qui rend cet Etablissement si désirable : on choisira parmi les filles dans qui l'âge et le goût des plaisirs disparaissent, celles qui auront toujours le mieux rempli leur devoir, et qui seront les plus intelligentes, pour visiter les hommes qui se présenteront », Cela, à notre avis, a encore un plus grand intérêt que le bain exigé. Restif va plus loin, il demande que ces hommes « jouissent d'une parfaite santé ». Quant aux ivrognes, ils seront impitoyablement refusés aux guichets et s'ils manifestent quelque résistance, le corps de garde attaché à l'Etablissement pour y maintenir l'ordre, leur fera rapidement vider les lieux.

(*) « Il serait à souhaiter que cet usage fût de pratique dans les hôpitaux, surtout dans ceux qui sont faits pour les enfants, comme la Pitié, la Correction de Bicêtre, les Enfants Bleus, Rouges, etc., Le bain, dans ces maisons, préviendrait les maladies de la peau qui sont si communes, et qui, si elles ne font pas périr les enfants, les tourmentent, retardent ou empêchent leur accroissement, appauvrissent leur tempérament, etc... » (Note de l'Auteur.)

Quant à l'hygiène prophylactique, elle sera aussi sévèrement pratiquée. Des « Visiteuses » seront tenues d'inspecter l'état de la santé, surtout au point de vue vénérien, des pensionnaires. « Elles visiteront de même chaque jour les filles, à leur lever ; ce sera là comme le noviciat des « Gouvernantes » ;... La « Supérieure » ou « Grande Gouvernante » aura comme charge et devoir « d'avoir continuellement l'œil sur la manière dont les *Visiteuses* s'acquitteront « de leur emploi, et au soin que l'on prendra des filles « qui seront grosses ». « Le soin qu'on prendra des « filles malades, est une suite nécessaire de l'Etablis- « sement, et l'objet le plus digne des soins de la « Grande Gouvernante, et de celles qui lui sont « subordonnées : l'Administration se fera rendre un « compte exact des traitements... » Si l'on peut saisir l'homme qui aura contaminé une fille, on lui infligera la punition de payer une forte amende ; si par hasard il est de bonne foi ou que le mal soit léger, on diminuera cette amende. Les filles n'auront d'ailleurs qu'un seul et même amateur à satisfaire pour la journée. De cette façon, pas de microbes tous frais à cueillir par le « suivant » ! Enfin si malgré toutes ces précautions le mal pénétrait dans l'établissement, la fille contaminée serait mise à l'isolement absolu. Mais ce sera à l'infirmierie et non pas en cellule comme le sont si souvent les malchanceuses prostituées. « Si, malgré toutes ces précautions, une fille se « trouvait incommodée, on la séquestrera dès les premières indices, et elle ne sortira de l'Infirmierie

« qu'après une guérison entière et parfaite : les Filles
« étant visitées chaque jour exactement par celles qui
« feront le noviciat du Gouvernement, rien ne sera
« plus aisé que de connaître leur état ; on les exami-
« nera de même lorsqu'elles sortiront du bain... » on
poussera la prudence jusqu'à examiner et soigner la
plus « légère indisposition » et l'on s'en rapportera
toujours à l'avis du « Chirurgien habile que l'on
aura attaché à la Maison ». Ce spécialiste sera de
choix, consciencieux et bien payé. « Ce Praticien
« expérimenté ne s'acquittera pas de son devoir à la
« hâte, comme ceux des Hôpitaux ; ses peines seront
« récompensées par des honoraires convenables, par
« des distinctions dignes d'un homme utile à
« l'Etat. »

IV

« *Souvent la peur d'un mal
nous conduit dans un pire.* »

(BOILEAU.)

Ainsi nous sommes arrivés à la fin de cet intéressant et courageux ouvrage, auquel on ne saurait rien ajouter de mieux maintenant. Personne ne doutera qu'il ait rencontré l'opposition à son époque comme il la rencontrerait sans doute de nos jours, si on le mettait à l'actualité (*). Et parmi ses détracteurs, il serait facile de reconnaître les exploiters et trafiquants de la Prostitution accompagnés des cagots à vue étroite, que la vive lumière incommode, hiboux amateurs de ténèbres ou dégustateurs de turpitudes obscures. « La honte est dans le vice et non dans les précautions que l'on prend contre lui » dit Restif, craignant que les négli-

(*) « ...L'ouvrage fut redonné à la censure : un *Philippe de Prétot* le refusa encore. J'obtins, par le crédit de Valade, *M. Marchand*, qui le parapha, et en rendit au Lieutenant de Police de *Sartine* un compte avantageux. » (*M. Nicolas*). Mais le censeur, effrayé de sa propre audace, faillit retirer son approbation et faire perdre ainsi la publication de l'ouvrage et ses frais d'impression.

gences et la routine de son siècle, pourtant éclairé. n'empêchent son projet de fructifier. Car s'il est classique d'appeler le XVIII^e, le siècle de la frivolité et du badinage, tant pour ses mœurs libertines que pour ses écrivains et artistes légers, il convient de ne pas oublier que ce siècle a vu, connu et apprécié de grands philosophes-écrivains et de vrais savants que nous glorifions aujourd'hui et dont nous appliquons couramment les découvertes (*). Mais si Restif pouvait voir les humains du XX^e siècle, il ne leur trouverait pas de différence avec ceux qu'il a connus, car, remarquons-nous, dès qu'il s'agit de réformer une vieille coutume ou d'abolir un préjugé, une habitude dans laquelle on a fait entrer le respect humain, la pudeur, ou quelque chose que l'on croit tel, on se heurte à des raisonnements hypocrites, à des effarements inexplicables (**).

Mais en quoi l'Institution prophylactique de Restif de la Bretonne peut-elle blesser la morale, puisqu'elle supprime d'emblée l'impudent raccrochage de la péripatéticienne du trottoir, de la prostituée de l'hôtel « de passe » et les sinistres méfaits de

(*) Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Helvetius, Berkeley, Restif lui-même, etc., Buffon, Lamarck, Franklin, Montgolfier, Monge, Lebon, etc.

(**) En voici deux exemples pris entre cent : En 1886, le Dr Gérard voit sa thèse sur « La fécondation artificielle », blâmée et refusée par la Faculté de Médecine de Paris et maintenant son procédé est couramment appliqué dans les hôpitaux parisiens ! Au XVI^e siècle on se baignait nu, sans honte, les bains étant commun pour les deux sexes alors qu'aujourd'hui, au XX^e siècle, on trouve de fortes réprobations contre les hygiéniques procédés de solarisation totale, de nudisme en société.

leurs « souteneurs » (*) et que, d'autre part, l'Établissement projeté et les mesures de répression feront disparaître la multiplicité des maisons de tolérance et leur trafic. « Une amende de *cinq cents livres*, ou « même plus forte, suivant les facultés des délin-
« quans, qu'encourraient ceux qui, au mépris de la
« loi, logeraient les filles publiques reconnues, est le
« moyen le plus efficace qu'on puisse employer ». En quoi la morale pâtira-t-elle quand on ne permettra plus au malhonnête individu, ou tout au moins ignorant, de distribuer à sa partenaire ses microbes virulents. « C'est ici le principal but de l'Éta-
« blissement ; on ne permettra pas qu'un homme
« choisisse une fille, qu'on ne soit assuré qu'il est
« sain (Art. 34). » — « On croit ne devoir aucun mé-
« nagement aux misérables qui, se sentant atteints de
« la peste vénérienne, sont assez injustes pour vou-
« loir la communiquer à d'autres, et assez ennemis
« d'eux-mêmes pour aggraver le mal, au lieu de
« chercher à se procurer la guérison (Art. 36) ». En quoi la morale sera-t-elle offensée quand les filles pourront éviter l'avortement ou que leur progéniture ne sera plus laissée à l'abandon et ne viendra plus grossir le malheureux bataillon des enfants

(*) « Un certain nombre d'hommes de la capitale », dit Restif, « beaucoup plus vils que les Prostituées, perdra, au « nouvel établissement, le fond de sa subsistance. Ces infâmes « sont ordinairement les auteurs de plusieurs meurtres secrets. « Ils passent leur vie dans une crapuleuse oisiveté : tout leur « talent se réduit à insulter, à se battre ensuite lâchement et « comme des assassins... » (*Le Pornographe*).

trouvés, lourde charge pour l'Etat ? (*) Enfin, quel poids aura la morale prudhommesque en comparaison de celui de la suppression du mal vénérien et du retour à la santé de la race ? Combien de pauvres humains tels que ces artisans du peuple aimé de Restif échapperaient, avec l'application de son projet, à ces voraces et infâmes prostituées qui sortent le soir des « bas faubourgs », comme les rats des égouts. « Combien », clame-t-il, « n'en n'est-il pas « aujourd'hui, qui, après avoir perdu leur santé, « communiquent une honteuse maladie à leur vertueuse épouse, et donnent à l'Etat des sujets destinés à en devenir l'inutile fardeau. » Jamais le projet de Restif ne favorisera la débauche et ses suites : « j'en appelle à toutes les personnes raisonnables ; l'Etablissement que j'indique ne tentera jamais une honnête fille... » Et ajouterons-nous, ne tentera pas beaucoup de prostituées, peut-être, mais diminuera par son obligation dans le pays, cet élément permanent, fatal producteur de terribles maladies pour l'individu et la race, danger quotidien pour la sécurité du citoyen.

(*) « Les *Parthénions*, outre les avantages déjà connus, « auraient encore à peu de chose près, l'effet des *Conservatoires* d'Italie, qui sont des maisons où l'on reçoit les femmes « et les filles que la misère pourrait entraîner dans la débauche... » Tout le monde admettra sans réserve que *Parthénions* ou *Conservatoires* valent mieux, à tous points de vue, que ces maisons que nous appelons *Asiles*, *Hôpitaux*, *Prisons*.

CONCLUSIONS

«... *Vox clamantis in deserto...* »

« Ce sont les suites d'un abus devenu nécessaire, que je veux prévenir ; c'est le mal que je cherche à diminuer ; une maladie cruelle que je cherche à extirper. » Voilà la conclusion de Restif : elle sera la nôtre. C'est le cri d'un bon, d'un honnête homme du temps passé. Puisse-t-il être celui de tous ceux d'aujourd'hui, de tous ceux qu'aucun problème touchant le bien-être de l'humanité ne rebute. Qu'importe la manière, qu'importe le procédé s'il ne lèse le « profiteuse » que pour le plus grand bien de la communauté.

L'Idée de Restif doit être beaucoup étudiée encore, nous en convenons. Si elle est inapplicable en totalité (et nous n'en voyons pas de vraie raison) qu'au moins on essaie d'en tirer le plus possible de pratique pour parer au plus urgent. Et le plus urgent à réformer dans la prostitution actuelle est son manque de limitation, de concentration et de surveillance régulière, enfin le trafic odieux qu'elle traîne avec elle. Ne nous attendrissons pas trop sur

le malheureux sort, souvent volontaire, des filles et sur celui de leurs compagnons qu'une moderne littérature pose stupidement en héros. Pleure-t-on la mort atroce d'un chien enragé ? Il n'est pourtant pas allé chercher consciemment son virus, lui. Pleurons plutôt l'inefficacité du grand effort médical qui cherche à guérir alors qu'il faudrait « extirper ». Mille fois nous entendons et lisons que pour détruire l'alcoolisme il n'y a qu'un moyen : la suppression du « bistro » et la limitation des distillateurs. Et c'est vrai ! Sans taudis et malpropreté, sans alcool, plus de tuberculose, proclame-t-on ! Cela est encore vrai ! Eh ! bien il est vrai aussi de dire que sans leur cause primordiale qui est la prostitution non limitée et mal surveillée, les maladies vénériennes seraient en voie de rapide disparition.

Au moment où, d'une part, notre pays est envahi par la prostitution étrangère avec la « pègre » cosmopolite qui se rit d'un filtrage aux mailles relâchées ; où la prostitution n'ayant sans doute plus assez de place dans les maisons et sur le trottoir, s'installe à demeure dans les dancings, cafés, théâtres et cinémas ; au moment où, d'autre part, les murs de Saint-Lazare vont s'abattre lourds de faits historiques angoissants et de faits-divers crapuleux pour laisser vivre seule une organisation scientifiquement sanitaire (Fresnes), nous osons croire que notre étude d'une prophylaxie rétrospective mais non périmée ne sera pas inopportune.

Et c'est pourquoi nous avons essayé d'élever

notre faible voix dans ce « désert » désolé, espérant qu'elle pourra être entendue de tous ceux qui, par la hauteur de leur pensée, de leur travail, ou de leur situation politique, se trouvent à l'avant-garde d'élite de notre pays et de toute l'humanité, pour le mieux de ces pauvres réprouvés : l'homme et sa compagne.

Vu le Président :

P. MÉNÉTRIER.

Vu le Doyen :

ROGER.

Vu et permis d'imprimer.

Le recteur de l'Académie de Paris :

CHARLÉTY.



